

POUR GRANEL

Allocution prononcée lors de l'inauguration du bâtiment Gérard Granel
au lycée Gabriel Fauré de Foix, le 8 juin 2011

Conviée à parler de Gérard Granel, mort en 2000, je pourrais vous dire qu'il est né en 1930 à Paris ; qu'orphelin de père très jeune, il a été essentiellement élevé par sa mère ; qu'ils ont quitté Paris et se sont réfugiés dans le sud de la France pendant l'occupation ; qu'il a rencontré la philosophie avec l'enseignement de Michel Alexandre en hypokhâgne et khâgne à Louis-le-Grand et s'est lié d'amitié, à la même époque, avec Michel Deguy, poète et philosophe ; qu'il a intégré premier l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm où il a eu comme condisciple Jacques Derrida ; que, jeune agrégé de philosophie, il a été nommé professeur, d'abord à Pau, puis à l'université de Bordeaux ; que, à partir de 1963, il a enseigné à l'université de Lettres de Toulouse, qu'il n'a plus quittée – excepté pour un bref séjour à l'université du Kansas, aux États-Unis ; enfin, qu'il a soutenu sa thèse de doctorat sur Husserl et Kant en 1970.

Il est bien clair, cependant, que même si ces éléments biographiques sont exacts, ils n'éclairent guère ce qui motive notre réunion, aujourd'hui, autour du nom de Gérard Granel.

Il faut donc modifier le point de vue : anciens élèves de Granel, nous voulons témoigner pour prolonger le dialogue philosophique, c'est-à-dire rendre justice à une pensée exigeante et faire entendre une voix singulière qui n'a jamais craint de parler haut. Comme le rappelle Jean-Luc Nancy dans le liminaire du livre d'hommage paru juste après sa mort : « Granel, ce bloc sonore sur sa charpente d'athlète grec, aura été une *figure* au sens fort du mot. » Figure houleuse et généreuse de penseur, de professeur prodigieux, de traducteur inspiré, d'éditeur courageux. Rencontrer Granel était une expérience saisissante, car c'était l'irruption incontournable de la pensée en acte, une pensée vivante qui manifestait avec éclat que « l'existence n'est dans sa vérité que si, entre les deux bornes d'une finitude absolue – la naissance et la mort – elle se voue au découverte et à l'expression des idéalités, c'est-à-dire des formalités ir-réelles où vient apparaître *comment* le réel est ce qu'il est ».

Aujourd'hui ses amis, ses anciens élèves veillent pour que résonne encore, par delà les vaines querelles d'écoles et les discours complaisants, la parole exigeante de « Granel le magnifique » – c'est ainsi que le nomme Derrida dans le livre d'hommage qui lui a été consacré. D'où l'édition par T.E.R. de ses derniers textes, réunis sous le titre *Apolis*, la création d'un site où l'on peut retrouver des cours, et l'organisation d'un colloque à Cerisy-la-Salle en juillet 2012.

Sur la quatrième de couverture *d'Études*, Granel indique que ses textes n'ont « comme ressource qu'une seule question : l'être-monde du monde ». Cette fidélité au perçu est

l'héritage, transmis par Michel Alexandre (son professeur de khâgne), de la philosophie française de la perception de Lagneau et Alain, conjuguée avec la pensée de l'être-monde du monde de Heidegger, à partir de quoi Granel opère une reprise critique de la phénoménologie qui passe par Husserl (*Le sens du temps et de la perception chez E. Husserl*, 1^{ère} partie de la thèse de doctorat) et Kant (*L'Équivoque ontologique de la pensée kantienne*, 2^{ème} partie de la thèse), pour s'appuyer enfin sur Wittgenstein.

La leçon de Granel est d'abord que l'analyse du comment du monde ne se confond pas avec une capture rationnelle de tout ce qui est « en lui » comme s'il s'agissait d'une collection de réalités in(dé)finiment analysables et recomposables. Autrement dit, la réalité n'est pas l'ensemble des choses, ou le « tout » des objets ; l'analyse de la mondialité du monde passe par un effort constant pour arracher l'être à la substance, ce qui suppose une attention sans faille au travail de la langue, c'est-à-dire à la façon dont la langue découvre et convoque les ir-réalités qui structurent notre réel.

La vigilance à l'égard de la langue est une nécessité, car « le fraiement d'un langage [est] la seule façon dont une pensée puisse se produire à l'existence » (*Études*, p. 51). Cette vigilance se vérifie dans l'écriture de Granel, aussi bien que dans son travail de traducteur, ou encore dans sa lecture de la Tradition philosophique. Cette lecture des « inusables textes de la philosophie » est le chemin incontournable de l'exercice de la pensée. Granel n'a cessé de pratiquer la lecture des textes avec un souci de rigueur et un bonheur inspiré dont J.-T. Desanti porte témoignage : « Tel Ulysse, tu as habité beaucoup de pensées, beaucoup de langues aussi et voyagé des unes aux autres pour y séjourner et en faire l'épreuve. Tes voyages, tu as su les endurer. Quelle force et quelle patience ! Mais jamais tu ne t'y es ménagé de refuge substantiel où tu pourrais thésauriser à l'aise, répéter ou mimer comme un dévot. Dans tout habiter, dans toute langue, tu as cherché où et comment dépenser pour trouver ta propre langue. Là était ta violence et ta générosité » (*L'éclat, le combat, l'ouvert*, p. 167).

Si Granel recommande de se fier à « l'avertissement discret de la langue » (*Écrits logiques et politiques*, p. 177) pour penser au plus juste, c'est que, nous dit-il, « bien que la *philosophie* étale seulement une série de textes dans l'histoire, *la pensée dans la philosophie*, elle, est de tradition *orale*. Elle se forme et se transmet donc à l'école... » (*Écrits logiques et politiques*, p. 191, note 2). Le penseur est inséparable du professeur, la pensée comme travail de dégagement des principes qui structurent le monde se construit dans ce que Granel nommait « la lecture orale », c'est-à-dire la capacité à déceler le rapport entre le texte-comme-thèse et le texte-dans-sa-textualité. La lecture d'un texte est un exercice de vigilance à l'égard de la matérialité d'une écriture, car en suivant le sens qui fait « craquer le langage », c'est la gêne et la difficulté dans les moindres détails qui deviennent lisibles pour la première fois, alors qu'elles ne sont jamais lues mais supprimées dans l'histoire des doctrines, qui n'est que pensée du survol. Le véritable travail philosophique consiste à se laisser guider par les aspérités du texte : ses ruptures, ses hésitations, ses reprises, ses failles, pour éclaircir une idée

problématique qui permettra de reconnaître dans une écriture « le pouvoir de provoquer, pour ainsi dire, l'entrechoc de l'immémorial et de l'avenir » (*Études*, p. 11).

Il n'y a donc rien à thésauriser pour la pensée, car il n'y a pas de vérité en soi, et la philosophie est un centre vide, « un centre sans domaine » (*Traditionis traditio*, p. 7). Ainsi la philosophie n'est certainement pas un savoir et, si elle fait consistance, c'est uniquement d'endurer au plus près ce qu'il y a à penser, comme « détour d'écriture » par où s'accomplit un travail théorique de déconstruction de la métaphysique guidé par un questionnement sur le sens de l'être. Parce que « la relation indicelle est la seule qui ne peut être idolâtre » (*Écrits logiques et politiques*, p. 27), la langue permet une pratique de la faille, de l'écart, du retrait, ordonnée à « l'Insaisissabilité de l'Être » ou à « l'imprésentable Limite du monde » (*Écrits logiques et politiques*, p. 43).

Mais si tels sont les traits du travail de penser, on doit poser la question : qu'est devenu depuis la moitié du XXe siècle l'enseignement de la philosophie ? Quelles formes notre monde impose-t-il à la philosophie ? Dans *De l'Université*, paru en 1982, Granel montre que ces questions mettent le doigt sur la blessure, car elles désignent le lieu d'une impossibilité qui s'avère sous un double visage. Impossibilité pour la philosophie de perdurer comme aboutissement de la métaphysique des Modernes, c'est-à-dire comme « science » – répertoriée non par hasard sous la rubrique des « sciences humaines » – et impossibilité pour la pensée de se plier au cadre que le monde moderne, compris comme l'entrecroisement de la production et de la technique, fixe à l'enseignement. Aboutissement de cette double impossibilité : « Est apparu, à Wittgenstein et à Heidegger, et quelles que soient par ailleurs leurs différences, l'épuisement, au double sens de l'extrême fatigue et du complet tarissement, de tout ce que nous pouvons encore nommer “philosophie” » (« L'enseignement de la philosophie », *Cahier du Collège international de philosophie*, avril 1988, p. 62-63). La philosophie est devenue le lieu d'une impossibilité sans remède (*id.*, p. 65).

Que faire alors pour déjouer « le fonctionnement des institutions par lesquelles l'État s'assure l'obéissance de l'Esprit » (*De l'Université*, p. 96) ? D'abord comprendre que s' « il n'y a strictement rien à “faire” ni du dedans ni du dehors, “contre” un âge de l'Être » (*De l'Université*, p. 64), il ne s'agit absolument pas, pourtant, de se résigner. La rigueur de l'analyse de l'époque, de l'Université et de la situation de la philosophie a pour effet de balayer les illusions, les tentations du compromis, les attermoissements et les regrets ; elle est nécessaire pour que s'ouvre le temps de la dissidence. « Voici venu le temps, ou du grand silence de la police “rationnelle”, ou de la grande ambulation de l'esprit de dissidence » (*De l'Université*, p. 96).

« Le temps est venu de la dissidence » (*De l'Université*, p. 92), car, si la philosophie est impossible dans l'exposition même de ses thèses, sa prétention à établir ce qui doit être et ce qu'il faut faire ainsi qu'à détenir la vérité, la nécessité de penser n'a pas disparu pour autant. La dissidence résolue est une exigence de la pensée, car s'impose la tâche théorique de maintenir fermement ouvert – à l'écart de l'idée de totalité – un horizon de questionnement

post-métaphysique, seul capable de déjouer le devenir-idéologie de la philosophie et la tentation d'imaginer des modèles réels de gestion de la vie publique existante. En effet, c'est dans la mesure même où elle s'acquiesce de son propre travail qui est un travail sur le *possible* (sur ce qui ad-vient) que la pensée produit des effets réels qui s'écartent de la normalisation effrénée du monde moderne. L'ampleur de la tâche et l'étroitesse des sentiers de la dissidence suffisent à nous assurer que « le refus et l'espoir camperont ensemble, pour longtemps encore, sous la sauvegarde de la précarité » (*De l'Université*, p. 95).

Confiance absolue en la pensée, consentement à la finitude de l'être et renoncement au pouvoir caractérisent la démarche de Granel. Or, telle est bien la figure que dessine Jacques Derrida, son ami depuis l'École Normale, dans le livre d'hommage : « Altus, Tradition et Révolution – et l'association de ces deux derniers mots, leur trait d'union (Tradition-Révolution) a toujours situé pour moi le lieu propre, le mouvement même, *le geste le plus idiomatique* de Granel, et le plus *historique* » (*L'éclat, le combat, l'ouvert*, p.141). Et pour bien marquer qu'il ne s'agit pas simplement d'attitude théorique et intellectuelle, Derrida ajoute : « Comment peut-on lire Heidegger *et* Wittgenstein, Heidegger *et* Marx *et* Gramsci à la fois [...] ? Comment le faire et comment le faire mieux que lui ? Comment être à la fois un chrétien, un catholique très français, et athée, et marxiste et, j'allais oublier l'essentiel, juif ? [...] mais une étrange espèce de Juif » (*id.*, p. 142).

Il faut dire que si le combat est un trait dominant de la pensée de Granel « insurgé permanent, contre l'Église ou contre le Parti, contre les clôtures ou contre les idéaux fermés sur eux-mêmes » (Jean-Luc Nancy, 4^{ème} de couverture de *L'éclat, le combat, l'ouvert*), les orages, les ruptures, les séismes ont profondément marqué aussi sa vie personnelle. Si bien que le trait dominant qu'ont retenu ses amis et ses élèves est celui d'une « violence généreuse » animant « un être de dépense », selon le mot de Jean-Toussaint Desanti.

Pour illustrer cette vaillance toujours prête à pourchasser les approximations et les confusions, à débusquer la « bêtise », il suffit de rappeler ce que Philippe Lacoue-Labarthe raconte dans le livre d'hommage : « Son audace était souveraine [...]. Une anecdote circulait, au moment de son arrivée à Bordeaux : auparavant professeur au lycée de Pau, il avait été invité à un “dîner en ville” (“jeune et brillant normalien”, etc...), et un notable l'avait apostrophé : « Alors, mon ami, j'espère que vous enseignerez la bonne doctrine ! ». Il avait répondu tout net : « Ta gueule ! ». À nos yeux, c'était “tout Granel” » (*L'éclat, le combat, l'ouvert*, p. 317).

Ecce homo ! J'espère n'avoir pas failli à faire entendre la voix de Granel pour que résonne encore sa parole. Car, comme Lacoue-Labarthe, je voudrais pouvoir dire : « J'ai été l'élève de Granel. En philosophie, c'est mon seul titre de gloire ».

Françoise FOURNIÉ